

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 135 (1990)
Heft: 1

Artikel: L'"Opération Afghanistan" continue
Autor: Castella, Paul
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-344974>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'«Opération Afghanistan» continue

par le premier-lieutenant Paul Castella

L'évolution de l'action soviétique en Afghanistan reflète parfaitement celle du Kremlin et nous éclaire par conséquent davantage sur la nouvelle politique mise en œuvre par M. Gorbatchev. En effet, grâce à la situation privilégiée de l'Afghanistan – voisine de l'URSS – tous les changements qui s'opéraient à Moscou y ont toujours eu des implications directes. Et de par sa durée – de Brejnev à Gorbatchev –, ce conflit permet de suivre de façon régulière ces dits changements.

Du raid stratégique à l'arrivée du KGB

27.12.79: par un raid stratégique sur les principaux aérodromes afghans, suivi par des opérations mécanisées pour s'emparer des principaux axes routiers et villes, les Soviétiques ont rétabli chez leur voisin du Sud une situation correspondant à leurs aspirations de sécurité. Depuis une année, l'Afghanistan était le théâtre de luttes fratricides sanglantes – entre communistes – alors que la révolte populaire grandissait et s'armait. Ne pas agir aurait signifié pour le Kremlin prendre le risque de voir s'installer à sa porte un gouvernement qu'il ne pouvait plus influencer comme par le passé. Le fait que cette opération représentait également un pas de plus en direction des mers chaudes a certainement pesé

dans la balance. Or, si la conquête éclair des premiers jours s'est déroulée sans faille, la pacification a posé d'innombrables problèmes à l'armée rouge.

Par l'envoi de troupes ethniquement semblables à la population afghane, l'état-major espérait qu'elles résisteraient mieux au climat et que la présence soviétique serait moins ressentie comme étrangère. Ce qui faciliterait le désamorçage de la rébellion naissante. En réalité, c'est exactement l'inverse qui s'est produit. Ce sont les Moudjahidine qui conquièrent leurs frères venus du Nord, lesquels n'hésitaient pas à fournir armes et renseignements à ceux qu'ils étaient censés combattre. Ces soldats furent rapidement rapatriés et remplacés par des hommes issus de républiques socialistes de l'Ouest.

Plus grave fut l'inaptitude de l'armée soviétique à combattre efficacement la résistance. Face à une guerre de guérilla, les blindés étaient inefficaces et les tactiques apprises inutilisables. Et pendant plusieurs années, l'armée s'avéra incapable de modifier ses structures et ses méthodes de combat, comme le montrent les instructions données par le général Petrov, commandant en chef des forces terrestres en Afghanistan, après le XXVI^e Congrès du Parti en 1981 (c'est-à-dire 2 ans après l'invasion):



Sentinelle au Panshir

«Insister tout particulièrement sur l'entraînement physique et sur les opérations dans le désert et en montagne, la formation par mauvais temps, les opérations continues, de jour et de nuit, et sur les opérations à effectuer alors que l'on se trouve séparé du reste des troupes.»¹

L'échec de l'action soviétique en Afghanistan de 1979 à 1982 est donc principalement dû à une fausse évaluation technique: troupes, tactiques et matériels inadaptés aux caractéristiques du conflit (exception faite du raid stratégique dont le plan a, par ailleurs, été mis au point par le même officier supérieur que celui qui organisa l'invasion de la Tchécoslovaquie en 68). La responsabilité en incombe donc aux militaires qui n'ont pas su adapter la vieille doctrine aux exigences du moment.

La conséquence directe sera que dès 1982 l'«Opération Afghanistan» passe aux mains du KGB.

L'impasse militaire

L'arrivée d'Andropov – ancien directeur du KGB – marque le premier règne du KGB, au cours duquel l'engagement de troupes spéciales s'accroît.

Désormais, le contingent effectuera avant tout des missions de protection d'objectifs stratégiques (villes, axes routiers importants, gisements de pétrole et de gaz), entrecoupées d'offensives classiques. La raison de ce changement est moins le souci de

l'écho négatif du conflit afghan en URSS, que l'inefficacité des troupes en question dans les actions de contre-guérilla. Par contre, ces jeunes soldats se révéleront compétents dans le nouveau rôle qui leur a été assigné.

Pour mettre à genoux la résistance, Moscou mise sur les actions spéciales orchestrées par le KGB et menées par des unités professionnelles d'élite. Cette nouvelle stratégie se déroule sur deux plans: à l'intérieur et à l'extérieur de l'Afghanistan.

En déstabilisant le Pakistan – principal sanctuaire de la résistance et voie de transit de ses armements – par des attentats aveugles et des assassinats sélectifs, le Kremlin espérait créer une situation de chaos telle qu'Islamabad se voie obligée d'interrompre son soutien inconditionnel à la résistance afghane pour préserver le calme et l'unité nationale dans son pays. Malgré plusieurs centaines de morts et de blessés, aucun sentiment antiafghan majeur ne naquit au sein de la population pakistanaise. Mais celle-ci ignorait que ces actions s'amplifieraient par la suite.

Parallèlement à ces opérations de guerre indirecte, menées aussi bien par le KGB que par le KHAD (équivalent afghan), Moscou engagea ses troupes d'élite sur le terrain de la guérilla afghane lors d'actions «search and

¹ Collectif, *La guerre d'Afghanistan – Intervention soviétique et résistance* – Notes & Etudes Documentaires, Paris, 1985, p. 62.



Massoud, le plus grand commandant de la résistance

destroy», d'assassinats de leaders militaires et religieux, et de guerre psychologique. Cette tactique se révéla très efficace, en particulier face aux groupes de Moudjahidine qui ne disposaient pas de véritables structures militaires. Lors de mon voyage en été 85, de nombreuses zones ne pouvaient être franchies que de nuit: l'insécurité régnait.

Pour parvenir à ce résultat, de nombreuses formations particulières furent employées, dont les célèbres «Spetznas». Mais ceux-ci ne furent pas les seuls. Les compagnies de reconnaissance «Raswedtchiki» accomplirent des missions de sabotage et de

reconnaissance jusqu'à une profondeur de 30 à 100 km en territoire ennemi (déguisés en Moudjahidine). Les bataillons parachutistes «Desantniki» se distinguèrent lors d'assauts hélicoptérés contre des bases ou des formations de la résistance. De plus, des détachements de troupes-frontière du KGB et des unités de sécurité du MWD (subordonnées au Ministère de l'intérieur) menèrent des opérations anti-guérilla et de sécurité à Kaboul même².

Cette stratégie à deux niveaux ébauchée dès 82 s'est perfectionnée au fil des ans pour atteindre son apogée en 85-86. Pourtant, la résistance n'était toujours pas vaincue; au contraire, elle étendait son influence. Pourquoi?

Grâce aux campagnes de sensibilisation menées sans relâche par les organisations humanitaires aux échelons national et international, la guerre d'Afghanistan ne fut pas oubliée, contrairement à ce qu'avait prévu l'URSS en 1979. Devant la situation particulièrement difficile dans laquelle se trouvait la résistance au cours de ces années, l'aide internationale s'accrut, aussi bien dans les domaines militaire qu'humanitaire. C'est notamment à cette époque que furent livrés les premiers Stingers qui eurent non seulement un impact sur les combats, mais surtout psychologique

² Voir A. Stahel et P. Bucherer, *Afghanistan 1985/86 – Besetzung und Kriegsführung der UdSSR – Afghanistan-Archiv*, 4410 Liestal.

pour les Moudjahidine. C'est dans ce contexte que Mikhaïl Gorbatchev accède au poste de secrétaire général le 11 mars 1985.

Gorbatchev, ou le second règne du KGB

Selon le professeur Stahel³, M. Gorbatchev ne s'appuie plus comme ses prédécesseurs sur le parti – l'armée n'entre même pas en ligne de compte puisqu'elle est subordonnée à celui-ci (d'où l'impossibilité d'un éventuel coup d'Etat au Kremlin) –, preuve en est la désidéologisation du système en cours. Non, le nouvel homme fort s'appuie aujourd'hui sur le KGB – malgré les quelques différends qui survinrent entre cette puissante institution et le secrétaire général à ses débuts. L'implication de cette nouvelle politique soviétique sur le conflit afghan fut déterminante.

Depuis l'arrivée au pouvoir de Gorbatchev, cette politique s'est caractérisée par une recrudescence des opérations spéciales – dans une première phase en Afghanistan, puis au Pakistan – et une vaste offensive politique aussi bien en Afghanistan que sur la scène politique internationale.

C'est ainsi que l'on voit, dès 87, Najibullah et ses pairs dans les mosquées à l'heure de la prière, si possible devant des caméras étrangères (arabes de préférence). Sa politique de «réconciliation nationale» date de la même époque, accompagnée de propositions juteuses aux commandants de la



Attention mines! (poste soviétique)

résistance qui accepteraient de siéger dans un nouveau gouvernement d'«union nationale». Ce sont aussi les premiers appels d'aide à l'ONU. Après la carotte, le bâton: dans cette même année 87, les violations de la frontière afghano-pakistanaise par les avions de chasse de Kaboul devinrent presque quotidiennes.

Restée insensible aux propositions de Najibullah et dotée à nouveau d'un moral d'acier, la résistance augmentait sa pression. Moscou devait donc

³ Le professeur Stahel est chargé de cours à l'EPFZ. Après avoir effectué des études de science politique, il se perfectionna ensuite à l'Institut d'études stratégiques de Londres. Il fut également conseiller en matière de sécurité sur le plan fédéral.

trouver un autre moyen pour éliminer les Moudjahidine. Et ce moyen fut le retrait des troupes soviétiques d'Afghanistan!

Militairement, Gorbatchev ne prenait qu'un risque calculé. Les Moudjahidine devenant de mois en mois plus efficaces, il lui importait de retirer ses troupes le plus rapidement possible, c'est-à-dire avant que la guérilla ne se transforme en véritable force militaire. Car il était vital – politiquement – que Kaboul tienne seul pendant quelque temps, et cela pour deux raisons au moins.

Tout d'abord, cela démontrerait la force de Najibullah et l'incapacité de l'opposition armée de le renverser – et dans ce sens, l'échec de Jalalabad a apporté de l'eau au moulin de Gorbatchev et mis en lumière les évaluations erronées de l'ISI (Interservice Intelligence, les services secrets pakistanais) qui planifia cette offensive en s'appuyant sur des groupes de résistants inféodés à Islamabad sans aucune valeur combative. Deuxièmement, cela permettait à Gorbatchev de lancer son offensive diplomatique – ce qu'il ne pouvait faire qu'après avoir retiré ses troupes.

Dans cette logique, l'état-major soviétique a procédé, pendant la phase finale du repli, à des bombardements intensifs de sanctuaires de la guérilla (Panshir, Farkhar où se trouve le QG de Massoud). A Sanglakh également (QG du commandant Anwari, auteur de nombreuses opérations militaires à l'intérieur même de la capitale), on

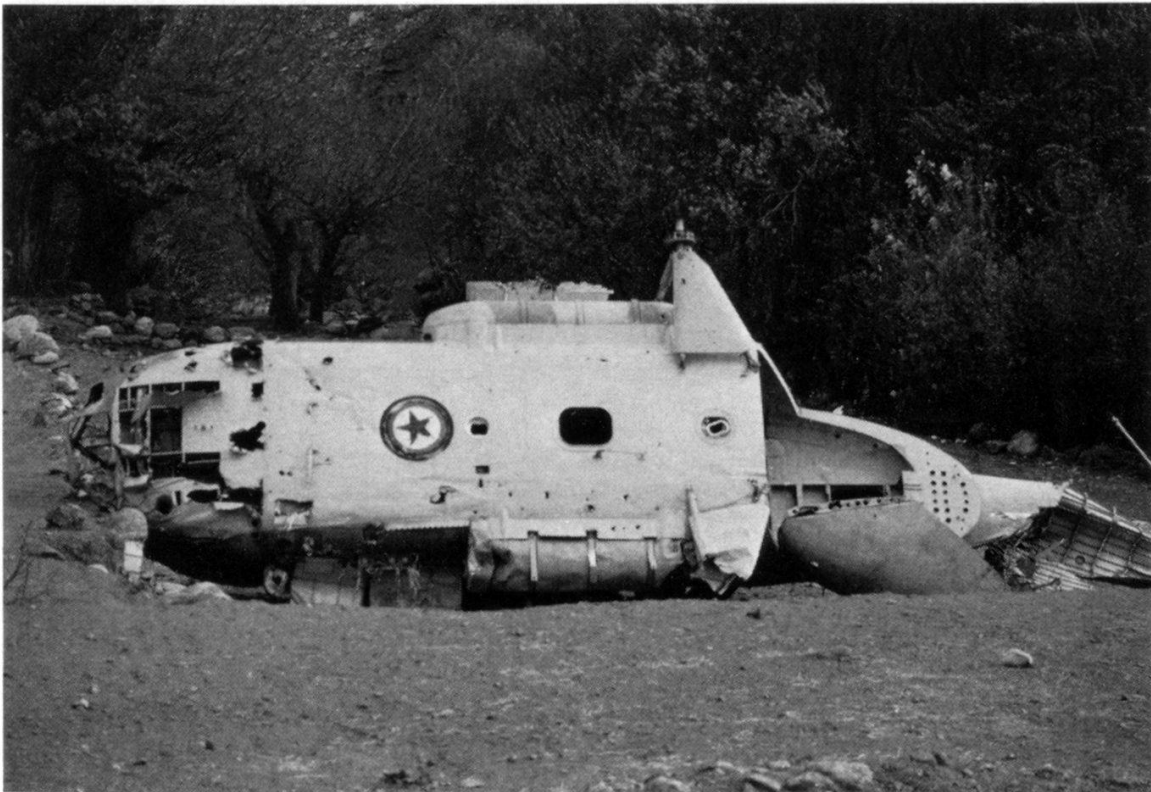
constate: «Ils [les avions] venaient presque tous les jours, et les médecins de MSF ont été obligés de se réfugier dans un endroit plus loin dans la montagne pour installer leur clinique; depuis le 15 février on n'a plus été bombardé.» Le Salang – vallée stratégique reliant Kaboul à l'URSS – était densément peuplé lorsque je le parcourus en été 88 au moment où la résistance l'avait totalement libéré de la présence gouvernementale. Après le retrait, les seules habitations qui y subsistent sont des postes militaires, alors que 700 civils périrent au cours de ces bombardements d'adieu.

Depuis février, Moscou a augmenté, en quantité et en qualité, ses livraisons d'armes à l'armée afghane – pour permettre justement à Najib de tenir jusqu'à l'aboutissement des négociations. Désormais, les Scud (900 livrés, plus de 450 déjà tirés) et les Mig-29 font partie de l'arsenal de Kaboul. On estime le coût actuel du conflit afghan pour Gorbatchev à 3 ou 400 millions de dollars par mois. Qui a dit que l'URSS avait abandonné ses visées en Afghanistan? La conséquence de ce surarmement fut immédiate: 70 000 nouveaux réfugiés sont arrivés au Pakistan depuis le début de l'année.

La pression des armes sur le Pakistan n'a pas diminué depuis ce 15 février. Les bombardements et les tirs de missiles sur des villages pakistanais n'ont pas cessé, et les actions subversives se sont accentuées. Un important dépôt d'armes destinées à la



Mi-8 abattu an Panshir



résistance explose à Rawalpindi (à côté d'Islamabad), faisant plus de 100 morts, la plupart pakistanais. Mi-novembre, un autre dépôt provoque 40 morts dans une petite agglomération à la frontière pakistano-afghane. Durant l'été 89, plusieurs bombes dissimulées dans des minibus appartenant à des Afghans causent de nombreuses victimes à Peshawar.

Machiavélique

Après le retrait du contingent soviétique, largement médiatisé (ce qui démontre une fois de plus la maîtrise de M. Gorbatchev de moyens autrefois réservés aux dirigeants du «monde libre») – ainsi le général Gromov franchissant à pied l'Amou-Darya, qui symbolise la frontière entre l'Afghanistan et l'URSS, et qui reçoit des fleurs offertes par une femme soviétique accourue à sa rencontre (devant des caméras occidentales); mais aussi ce départ sur l'aéroport de Kaboul, le 15 février encore, de «quinze jeunes parachutistes soviétiques, la poitrine bardée de médailles, entourés de 200 journalistes qui n'en croient pas leurs yeux» (*La Suisse*, 15.2.89) –, le moment était venu de lancer l'offensive diplomatique tous azimuts destinée à maintenir au pouvoir à Kaboul un gouvernement aussi favorable que possible à son grand voisin du Nord. En d'autres termes, vaincre la résistance par d'autres moyens que les armes, ces dernières n'ayant pas permis d'atteindre les objectifs fixés.

En cherchant à internationaliser le conflit, Gorbatchev veut déplacer son règlement des montagnes afghanes – où l'armée soviétique a échoué – à la table des négociations, un terrain où les Soviétiques excellent. La chose est d'autant plus facile que les pays non alignés et arabes – qui n'avaient jamais pardonné à l'URSS d'avoir envahi l'un des leurs – sont aujourd'hui beaucoup mieux disposés à l'égard de Moscou. Les Chinois – dont l'aide à la résistance a maintenant cessé –, les Américains et les Européens ont eux aussi apprécié le geste de Gorbatchev «en faveur de la paix».

Les visites de M. Vorontsov aux différentes parties impliquées dans le conflit afghan susceptibles d'influencer son règlement vont dans le même sens. Par exemple, les rencontres successives avec l'ex-roi Zaher, mais aussi avec M. Rafsandjani qui entretient aujourd'hui des relations privilégiées avec le Kremlin – un observateur, invité à la conférence sur l'Afghanistan qui s'est tenue à Téhéran le 2 octobre, a constaté que le discours iranien au sujet de son voisin afghan correspondait exactement à la nouvelle politique soviétique. Les quelques discussions qu'a eues M. Vorontsov à Islamabad semblent aussi porter leurs fruits, puisque, dans une interview publiée par le *Washington Post*, le premier ministre pakistanais, M^{me} Benazir Bhutto, a prôné «un accord négocié et un règlement politique de préférence à un règlement militaire» en Afghanistan, soulignant



Ex-capitaine de l'armée gouvernementale, aujourd'hui Moudjahed

que la crise qui se prolonge dans ce pays représente une menace pour son gouvernement⁴. Ce n'est pas feu Zia-ul Haq qui la contredirait au sujet du dernier point...

Des négociations aujourd'hui: la perte de la résistance

Les visées de M. Gorbatchev en Afghanistan sont claires: maintenir à Kaboul un gouvernement qui lui soit suffisamment favorable pour jouer le rôle d'une zone-tampon sur son flanc sud. Pour parvenir à cette fin, il internationalise le conflit pour aboutir à un règlement négocié, objectif qu'il n'a pas réussi à atteindre avec la force. «Les objectifs [de la nouvelle diplomatie gorbatchévienne] n'ont pas changé. Dictés par la géographie et les intérêts géopolitiques par-delà les régimes et les crises de succession, ces objectifs restent l'accès aux mers chaudes du Sud et de l'Est, l'isolement de l'Europe occidentale des Etats-Unis, l'influence politique et éventuellement militaire dans les crises régionales. Mais les méthodes, elles, ont changé.»⁵

Grâce au retrait de l'armée rouge, Gorbatchev a fait miroiter la fin du conflit. Dès lors, les divers acteurs régionaux cherchent à tout prix à obtenir un morceau du gâteau afghan, quitte à discuter avec Moscou. Dans cette nouvelle guerre, diplomatique, la grande perdante est la résistance, celle de l'intérieur. Mal appuyée par des leaders politiques aux mains liées par les pays d'accueil (Pakistan et Iran), elle doit aujourd'hui se battre contre

un gouvernement surarmé et soutenu à bout de bras par l'URSS, alors qu'elle-même est de plus en plus lâchée. La dernière chance des Moudjahidine est de pouvoir compter en 1990 sur quelques victoires militaires importantes à même d'ébranler le régime de Najibullah, ce qui rendrait caduque la tenue de négociations. Le temps ainsi gagné permettrait aux commandants de mettre au point des structures plus efficaces – à défaut de celles qui auraient dû être créées par leurs leaders – destinées à renverser le gouvernement soutenu par Moscou et à garantir la stabilité lorsque la guerre ne sera plus.

Car si les négociations devaient effectivement avoir lieu, la résistance ne serait pas de taille à faire valoir les aspirations du peuple afghan, simplement par manque de maturité diplomatique. L'avenir de l'Afghanistan se verrait ainsi scellé par les puissances régionales voisines, dont en premier lieu l'URSS. «Vaincre l'ennemi sans combattre est le summum de l'habileté», disait déjà Sun Tzu, ce que M. Gorbatchev est en passe de réussir avec une maestria hors du commun en Afghanistan. Laisserons-nous tomber le peuple afghan?

Pour toutes informations concernant l'Afghanistan (dons, conférences, photos, renseignements, etc.), vous pouvez joindre l'auteur au tél. (038) 55 13 54.

⁴ AFP: 22/5, *L'Humanité*: 23/5, in *Bulletin du CEREDAF* – N° 12, Paris, juin 1989.

⁵ Michel Tatu, *Gorbatchev – L'URSS va-t-elle changer?* – Ed. du Centurion, 1987, Paris, p. 258.